

Modestine,
voyage avec un Stevenson
dans les Cévennes
(1878)

Nous ignorons tout de Modestine avant l'irruption d'un Écossais dans sa vie ! Svelte, brun, moustachu, bohème, souffreteux, mais grand marcheur à pas vifs et amoureux de la France, ce calviniste de presque vingt-huit ans, bientôt célèbre écrivain, est venu arpenter les Cévennes pour découvrir le pays des camisards, éprouver son corps, oublier un amour déçu, méditer sa condition. Leur rencontre a lieu le 18 septembre 1878 au marché du Monastier en Haute-Loire. Elle est « gris souris », « pas plus grande qu'un chien », « de la taille d'un terre-neuve », d'un âge méconnu ou tu. Elle semble donc appartenir (car il ne l'a pas dessinée contrairement aux paysages) à la population asine de l'époque au centre de la France : une taille de 65 centimètres à un mètre au garrot, une tête plus grosse en proportion que le corps, une robe grise, parfois une raie cruciale sur le dos, ce que celle-ci n'a pas, car Stevenson aurait noté cet aspect qui semblait un symbole christique. Elle est alors employée à tracter la petite charrette d'un colporteur allant lentement d'une ferme à l'autre des environs pour vendre, papoter,

trinquer. Elle est de ces ânes prisés pour bien travailler sans coûter beaucoup, jugés sobres, robustes et patients, mangeant de tout et bien moins que les chevaux ou les mulets, logés dans le moindre recoin sans nécessité d'écurie, semblant ne pas devoir être pansés, ferrés, ni soignés, pouvant et devant être maniés avec rudesse, une attitude alors fréquente dans les relations aux autres, dont ne se prive pas ce marchand qui « était connu dans le village pour les mauvais traitements qu'il avait infligés à la bête ». Séduit, Stevenson l'achète et la renomme Modestine du fait de son « air sobre et distingué », son « élégance de quaker »¹ !

Ils cheminent ensemble douze jours, lors d'un périple qui compose une expérience unique pour elle et qui la rend célèbre dès l'édition de *Travels with a Donkey in the Cévennes* en 1879, souvent traduit ensuite. Ce récit de jour en jour, voire d'heure en heure, permet de suivre leur itinéraire et livre assez d'éléments pour retourner l'attention, orientée sur Stevenson, en direction de Modestine², pour détecter sa condition, ses perceptions, ses ressentis. Il faut user de tous les indices de *Voyages*, et du *Journal* qui a servi à l'écrire, le premier étant une version résumée, expurgée mais aussi élargie du second, des aspects de l'un ne figurant pas dans l'autre³. Ces indices doivent autant porter sur le relief, le climat, le milieu, les activités, les présences, les rencontres, etc., que sur l'ânesse afin de reconstituer son environnement, d'en déduire ses perceptions, déclencheurs pour elle, portes d'entrée pour nous, de son expérience. On doit aussi recourir aux guides géographiques de l'époque et aux cartes topographiques, donnant également des indications sur ce contexte, comme aux traités de zootechnie du XIX^e siècle, évoquant les utilisations ou les conditions des ânes, et croiser le tout avec

la zootechnie et l'éthologie actuelles, bien que cette dernière soit encore peu fournie.

Voici donc une relation qui installe au premier plan les perceptions, les sensations, les ressentis, les comportements de l'ânesse pour tendre vers un point de vue psychologique, qui repousse à l'arrière les facteurs et les événements extérieurs, dont Stevenson lui-même. Ici, j'ai choisi d'inscrire en italiques le point de vue humain pour le détacher du récit.



Gravure de Walter Crane pour le frontispice de la première édition de *Voyage avec un âne dans les Cévennes* de Robert Louis Stevenson, Londres, Kegan Paul, 1879.

(dimanche 22 septembre)

Dans l'obscurité (*écurie de l'auberge, 6 heures*), elle entend un grincement, des voix alternées, et perçoit une lueur tremblante. Elle se sent attrapée, tirée, se voit cernée d'hommes qu'elle distingue assez vite selon leurs formes, leurs sonorités, leurs exhalaisons, et ressent son dos et ses pattes écrasés d'un énorme poids, *presque aussi lourd qu'elle qui devait peser un quintal*, son flanc et son ventre labourés lorsqu'il chute au sol dans un vacarme *d'objets entrechoqués et de voix agacées*. Plus tard, elle éprouve une présence rêche (*un arçon*) sur sa colonne, immédiatement le même fardeau écrasant par-dessus tandis que ses flancs, son ventre, sa croupe sont frappés, pressés, ce qui l'incite à bloquer sa respiration pour sauvegarder un peu d'espace ventral, *car « au moins trois personnes à la fois mettaient le pied contre l'arrière-train de Modestine et tiraient, les dents serrées »*.

Enfin (*9 heures*), elle doit suivre ce nouvel homme, traînée par la tête *avec un licol*, perturbée par ce visage, cette silhouette, ce toucher bien différents de l'autre, par des ordres incertains, *du ton peu assuré de celui qui méconnaît les ânes*, voire incompréhensibles *s'il parle spontanément anglais, ce qu'on ne sait pas*, par ce port lourd alors qu'elle n'est habituée qu'à tirer et qu'elle avait fait *« valser dans l'air la tête en bas » les enfants qui s'étaient avisés de grimper sur elle le jour du marché*. Elle doit dévaler (*16 %, 1 km*) en trottant pour suivre ce marcheur *pressé*, raidit son dos pour résister alors que ses épaules et ses antérieurs sont accablés par la charge déplacée à l'avant, fixe son regard sur le chemin caillouteux pour bien poser ses sabots, éviter les

obstacles, ne bouge que la queue et les oreilles, entend les claquements au sol de l'homme et un grondement croissant (*rivière la Gazeille*). Après un plat répit, en mouillant ses pattes pour traverser, ce que les ânes n'aiment guère, elle doit grimper ; elle endure alors une pression sur l'arrière et surtout des douleurs *de coups de canne* sur la croupe, accélère puis ralentit, déjà épuisée, stressée par ces conditions difficiles pour les ânes, inconnues d'elle jusqu'alors, tient à peine sur ses pattes, halète pour compenser la forte chaleur de ce jour en fond de vallée et sa faible capacité pulmonaire, encore amoindrie par les pressions ventrales. « *Les genoux de la malheureuse bête tremblaient et sa respiration était angoissée ; il était évident qu'elle avait été poussée à bout jusqu'à la colline* », reconnaît Stevenson, *culpabilisé*. Aussi, peut-elle prendre une allure très lente, sûrement celle du colportage puisqu'elle adopte une attitude réglée : avance lorsque l'homme est à côté, s'arrête sinon⁴.

C'est après avoir repéré l'arrivée d'un autre humain sur le côté, perçu sa voix et son rire particuliers, ironiques, et celle de son homme, *vexée puis interrogative*, qu'elle souffre de coups *de badine* au ventre, et qu'elle entend des cris stridents, *usités des muletiers*. Elle dresse les oreilles, stresse encore plus, s'effraie peut-être des passages et des ombres fugaces *de la baguette*, qu'elle voit mal sur le côté et assimile à un danger, prend « *une vive allure* ». Elle se sent pressée toute la journée *par un Stevenson excédé de sa lenteur, furieux de se croire grugé, rassuré sur la nécessité de frapper sans pitié, une opinion alors répandue*. Elle gravit lentement un versant vallonné puis descend fortement (10 %, 2,5 km), bute ou glisse sur la rocaille tandis que son corps libère des endorphines pour réduire sa douleur et son anxiété, lui permettre de tenir tout en se repliant sur soi, *ce qui laisse croire aux hommes*

qu'il est bon de cogner pour obtenir l'obéissance et demander beaucoup. Sans doute se concentre-t-elle sur son effort et son tourment, donc ne bouge plus sa queue, laisse ses oreilles en position latérale, raidit sa tête et son cou. Elle ne doit guère prêter attention aux arômes des grasses herbes des talus et des pâtures de cette région, aux chants d'oiseaux, à ceux d'un bâtiment ouvert (*église de Saint-Martin-de-Fu-gères*), puis au ronflement croissant plus bas (*la Loire*). Elle perçoit surtout la longue bande caillouteuse devant, les cris de l'homme, les sifflements *de la badine*, ressent surtout sa chair douloureuse.

Elle peut s'arrêter en bas (*Goudet*), sur un ordre à la tonalité satisfaite de la « *belle avance* » (10 km en 3 heures), peut mâchonner son habituel pain noir, *tiré de sa charge*, mais pas se reposer, ne pouvant guère bouger, attachée à l'entrée d'une auberge, et toujours alourdie, pas dételée par l'homme pressé. Aussi, ne veut-elle ou ne peut-elle reprendre l'allure pour regrimper longuement (8 %, 3 km), de nouveau écrasée à la croupe et aux pattes arrière : elle ne répond plus aux cris, ne réagit qu'aux chocs douloureux, plus nombreux et plus vifs, à l'intérieur des cuisses cette fois. Elle doit cheminer d'une « *bonne allure* » (3 km/h) tout en se voyant entraînée d'un côté l'autre par sa charge tressautant, mouvante ; elle doit souvent s'arrêter sur un ordre *excédé* de l'homme à la forte sueur, se voit de nouveau alourdie sur sa colonne et resserrée le long *des lanières*. Elle s'immobilise d'elle-même lorsqu'elle se sent lacérée aux flancs puis attirée à terre par ce fardeau tombant d'un côté puis retourné sous le ventre. Ce qu'elle éprouve aussitôt, de son autre côté, au milieu d'exclamations diverses : *rieuses, conseilleuses ou excédée, hargneuse (Ussel)*⁵.

C'est alors qu'elle essaie d'« *entrer dans chaque maison, dans chaque cour* », car elle hume les relents de l'écurie ou de l'étable, les associe au repos et au repas, perçoit sans doute qu'il y a longtemps qu'elle aurait cessé de marcher auparavant, profite aussi de ne plus entendre les cris ni ressentir les coups de son homme *soucieux de son image*. Bien que violemment tirée par le licol, elle résiste de sa faible encolure lui donnant plus de force et s'arrête même au début du chemin. Aussitôt délestée, elle éprouve de violents chocs au museau, *deux coups de poing d'un Stevenson écartelé entre remords et fureur* ; elle s'enfonce dans le stress et le repli émotionnel, ferme les paupières, une attitude connue dans ces situations. « *La voir lever la tête les yeux fermés, en attendant le second coup, était un spectacle pitoyable.* » Alors, elle peut s'arrêter, mordiller le pain noir offert, puis ressent une charge plus légère, déjà allégée lors des chutes, et... encore de vives douleurs, *à coups de baguette donnés « avec cruauté* », qui l'obligent à redémarrer d'un rythme soutenu. Plus tard (*Costaros*), elle peut ralentir au milieu de nouvelles voix, *à la tonalité cette fois réprobatrice, scandalisée de son allure « fatiguée » de « pauvre bête* », probablement penchant sa tête et marchant en tremblant.

Elle veut encore entrer çà et là mais ne peut franchir aucun seuil, aussitôt tirée, et doit se presser ensuite sous la douleur *suscitée par cet homme désireux d'arriver avant l'obscurité au lieu envisagé*. « *Je vous assure que le bâton ne chômait pas ; je crois bien que chaque pas de Modestine a dû me coûter deux coups bien administrés.* » Elle ne peut s'arrêter, souffler, que lorsque la charge chute de nouveau en la râpant ou lorsqu'elle reste seule à l'obscurité tombante, *l'homme perdu allant aux renseignements*. Elle grimpe durement *une « ascension abrupte d'environ vingt minutes » (10 %, 1 km)* puis

achève l'effort sans doute le plus long et le plus intense qu'elle ait jamais connu (*Bouchet-Saint-Nicolas, 1 220 m, 23 km du départ, 945 m de dénivelé cumulé*). Délestée, elle peut pénétrer dans un lieu paillé, se gorger d'eau, de foin, d'avoine (mais peut-être pas autant qu'elle voudrait, *les humains affirmant n'avoir pas à nourrir beaucoup cette espèce promue frugale*), tout en discernant des voix à côté dont celle, *bien lasse*, de son homme⁶.

(lundi 23 septembre)

Il fait déjà très clair (*8 heures*) lorsque, habituée à besogner tôt, donc aux aguets depuis longtemps, elle se sent repoussée en arrière, tournée et de nouveau écrasée au dos, aux pattes courbaturées, aux sabots non ferrés, douloureux d'avoir porté à faux sur les cailloux déformant la corne. Sortie, elle se raidit en éprouvant des douleurs plus aiguës, qui pénètrent vivement les muscles de sa croupe *d'une pointe fine d'« un huitième de pouce » (2 cm)*, et se met à trotter *« gaillardement »* pour les fuir. Certainement, elle accentue son repli comportemental et émotionnel car elle souffre de plus en plus aux mêmes endroits, sur des chairs vite saignantes. Elle ne bouge plus que les pattes, va droit, n'essaie plus d'entrer nulle part ni de ralentir, *apparaît comme « un esclave » à Stevenson enchanté de cet aiguillon connu des ruraux, donné par l'aubergiste*. Elle se dispense d'un surplus de coups en profitant d'une longue descente (*300 m en 23 km*), assez faible pour ne pas trop porter à l'avant, tout en libérant l'arrière fatigué, assez régulière pour aller assez vite *aux yeux de son homme réjoui (4 km/h)*.

Comme ses congénères en de telles situations, elle fait peu attention à l'environnement : ne bouge pas plus lorsqu'elle croise des chevaux tout près, un poulain à côté, des bœufs

et des hommes sur les bords ; ne doit guère remarquer les parfums des foins coupés en altitude, des terres labourées en bas, et doit peu remuer lors du seul et court arrêt, laissée attachée (*auberge de Pradelles, midi, 45 mn*). Ressent-elle la pluie nouvelle lorsqu'elle passe au-dessus d'un bruit mouvant (*l'Allier*) et qu'elle achève de descendre ? En revanche, elle prête certainement attention aux fumets avancés donc à l'entrée annoncée de l'écurie dans laquelle elle doit pénétrer avec un certain entrain (*vers 15-16 heures, Langogne, 920 m, 24 km du départ, 726 m de dénivelé cumulé*). Elle l'associe maintenant au délestage du fardeau, au boire et au manger, au sec et au chaud ce jour-là, au repos, même si les postures et les voix inconnues, les touchers d'accueil, les relents des présences animales voisines la laissent sur le qui-vive, ayant apparemment eu l'habitude d'être seule dans son coin⁷.

(*mardi 24 septembre*)

Elle s'est reposée plus longtemps lorsqu'elle voit et sent son homme la lester et l'entraîner dehors (*14h30*). Mais elle ressent très vite, sur la tête et le dos, *les « rideaux d'averse drue » ou les multiples grêlons*, donc l'eau s'immiscer entre ses poils, recouvrir sa peau plus sensible à cela qu'à la chaleur et la sécheresse, l'humidité pénétrer ses chairs ou grimper par ses sabots, une situation que les ânes détestent. Son mal-être s'accroît quand elle doit encore lentement gravir (*3% sur 8 km*), et surtout quand elle sent un souffle arrière grandir (*vent du nord*) et sa croupe, ses flancs, son cou mouillés se refroidir. Elle ne perçoit donc pas ou qu'après coup les senteurs emportées à l'avant *des landes, marais, bruyères, pins, bouleaux, labours*, et guère leurs rumeurs étouffées par l'intempérie. Elle progresse ainsi, « *obstinément d'elle-même* »,

n'a même plus besoin de la peur de la souffrance, laisse tête, oreilles et queue pendantes, concentre son regard sur la bande caillouteuse ou boueuse lui servant de repère. C'est pourquoi elle se montre « *absolument incapable de suivre une direction sur plus de trois pas* » quand elle voit ce ruban disparaître dans les prairies ou les sous-bois, *ce que Stevenson ne saisit pas, prend pour de la bêtise*. Elle ressent alors de multiples chocs douloureux à la croupe, s'oblige à avancer mais change sans cesse de direction, *d'autant que son homme, placé derrière pour frapper, constate et corrige les erreurs avec retard*. Elle oscille longtemps dans un bois (*deux heures*⁸), puis dans un marécage au crépuscule.

Elle attend, *l'homme s'éloignant pour des renseignements (Fouzillac)*, erre à nouveau, accélère « *de son propre chef* » dès qu'elle retrouve « *une route bien délimitée* » (*et non pas son intelligence comme le croit Stevenson!*), sans doute incitée aussi à gagner vite un abri, voyant moins dans l'obscurité croissante, ressentant l'humidité d'une nouvelle averse et le froid accentué du souffle. Elle ne peut que passer devant les premières entrées flairées (*Fouzillac*), cédant aux douleurs et à une voix impérieuse, désireuse d'aller plus loin, erre encore, patiente encore, *l'homme interrogeant (Fouzillac)*, marche encore (*1 heure*), doit s'interrompre, rivée de près à une branche. Elle est alors « *désespérée, trempée, hébétée* », *Stevenson voyant et traduisant ainsi son état, sa fatigue, son incompréhension d'être la nuit dehors, peut-être la première*. Délestée et détachée pour pouvoir bouger, elle place certainement sa croupe face au vent afin de se préserver au mieux du froid en rafales ; croque le peu de pain noir offert (*250 g*), compense sans doute avec des herbes ou des écorces et attend, tapée, mouillée par les lourdes gouttes des branches, écoutant le souffle irrégulier et le bruissement des arbres.

Durant la nuit, elle piétine, frappe le sol du sabot, sommeille donc peu, mal à l'aise, impatiente (*nord de Fouzillac, 1 220 m, à 14 km du départ, 400 m de dénivelé cumulé*)⁹.

(*mercredi 25 septembre*)

Aux aurores (v. 6 heures), elle montre une « *attitude d'ineffable résignation* », immobile au milieu du sentier, tête et oreilles baissées, l'apathie dépressive l'ayant emporté sur le trouble nocturne, d'autant qu'elle ressent « *un froid mortel* », entretenu par le même souffle, qui l'engourdit et qu'elle n'avait jamais connu dans son recoin. Elle émerge de sa léthargie en pouvant mâchonner un peu de son pain (250 g), en voyant l'homme aller et venir, surtout en se raidissant sous le poids, déduisant la possibilité rapide de se mouvoir et de se réchauffer. Elle n'a donc pas besoin d'incitation pour marcher et suivre une bande devenue visible à la clarté, bien qu'elle subisse le glissement du fardeau à l'avant, qu'elle mobilise le garrot et les antérieurs dans une courte descente mais assez prononcée (6 %). Elle détecte un fracas croissant (*torrent le Cheylard*) puis hume et aperçoit une écurie (*Cheylard-l'Évêque, v. 8 heures*). Elle se sent aussitôt délestée, grignote à peine ce que lui propose un nouvel homme, trop fatiguée ; se réchauffe, se repose, et... se trouve sans doute déroutée lorsqu'elle éprouve le retour rapide du poids (v. 10-11 heures). Elle entend alors l'alternance d'une voix, *conseilleuse*, et de l'habituelle, *sceptique, réprobatrice* car « *son cœur restait de pierre* », tandis qu'elle perçoit son homme et l'autre penchés sur ses flancs : « *ses deux pattes de devant ne valaient guère mieux que de la chair de bœuf à vif sur la partie interne et le sang coulait sous sa queue* », à force de porter en déséquilibre et d'être aiguillonnée.

C'est ainsi qu'elle ressort, certainement déjà lasse de l'effort à reprendre. Elle ressent vite un flanc bousculé par le souffle « *furieux* », son corps emporté par le haut poids incliné, ses poils et sa peau rudement frottés chaque fois que la charge penche ou que son homme la repousse contre les rafales. Elle contrebalance sans cesse, appuyant sur deux pattes, descend ainsi brièvement puis gravit longuement et plus fortement, *bien que son homme, pris de remords, ait décidé de raccourcir l'étape par une route bien tracée et de rester à une « allure moyenne » (3 km/h)*. Elle va donc sans crainte des coups de douleur, sans avoir à guetter puis contourner les cailloux ou les trous, à compenser ces déséquilibres. Du monde alentour, elle perçoit le « *froid glacial* » par l'un de ses flancs, les passages précipités de senteurs *d'herbes, de sapins, de pins* par ses naseaux baissés, les sifflements par ses oreilles agitées, l'absence d'êtres visibles par ses paupières repliées. Elle presse un antérieur pour corriger la poussée de côté et la pente d'une longue et sinueuse descente (6%, 4 km), tourne, alterne l'appui, tourne, alterne encore. Mais elle sent l'écurie au bout (*v. 16 heures, Luc, 920 m, à 15 km du départ, 540 m de dénivelé cumulé*)¹⁰.

(jeudi 26 septembre)

Plus tard (*v. 7 heures*), elle regarde son homme tourner autour d'elle, écoute sa voix changée, *conciliante*, ressent un poids moins lourd sur la colonne, déployé sur ses flancs, et, dès ses premiers pas (*v. 8 heures*), n'est plus déportée sur un côté, est moins râpée sur la peau, *Stevenson repentini ayant adopté un mode usité de bât*. Elle dévale plus aisément un court moment puis arpente le long faux plat d'une bande bien aplanie (7 km, *vallée de l'Allier*), poussée par un fort souffle froid, sentant sa croupe se glacer mais pas ses côtés, protégés.

Régulièrement, elle entend des raffuts inconnus, inquiétants, de respirations, grincements, sifflements, longtemps par-derrière ou au dernier moment par-devant, et voit débouler sur un côté des masses noires, vibrantes, sans qu'elle puisse bien sentir leurs odeurs vite emportées, comme celles des terres et des landes autour, où elle ne décèle guère d'êtres, ni dans le ciel encore sombre et mouvant.

Puis elle grimpe (6 %, 1 km), abaisse cou et tête, ressent le souffle passer sur un côté mais n'est plus autant refroidie, déportée, secouée. Plus tard, un flanc en partie rafraîchi à l'air, l'autre en partie réchauffé à la chaleur dégagée, elle descend et monte légèrement le long d'une bande de plus en plus étroite, caillouteuse, ce qui l'oblige à prêter attention et peut-être à mieux entendre des tintements de plus en plus forts. C'est alors qu'elle voit des formes humaines inconnues, longues et contrastées : sombres et claires. Puis une masse tout aussi claire à la lumière, mais très sombre en un point contre lequel elle se sent pousser par son homme alors qu'elle ne voit là qu'un obstacle, avec ses yeux d'équins, s'accommodant lentement, et qu'elle n'associe pas ce moment du jour avec le repos, qu'elle ne flaire pas l'écurie située plus loin derrière. Elle résiste donc, craintive. *« C'était la première porte, depuis que je la connaissais, qu'elle ne voulut pas franchir avec un empressement indélicat. » Et Stevenson croit en un anticatholicisme instinctif qui la rehausse dans son estime de calviniste ! (v. 11 h 30, monastère Notre-Dame des Neiges, 1 080 m, à 11 km du départ, 190 m de dénivelé cumulé)¹¹.*

(vendredi 27 septembre)

Elle ne s'est jamais autant reposée lorsqu'elle se sent tirée, sortie, alourdie, poussée (v. 14 heures). Elle ne ressent plus de souffle, seulement une chaleur sur le corps, se devine suivie

par des silhouettes humaines, perçoit leurs voix alternées, descend, monte, dévale (6 %), reconnaît peut-être le chemin d'arrivée, perd ces hommes, retrouve les masses noires vibrantes, successives, qu'elle entend et hume mieux dans le calme, qu'elle quitte aussi. Elle arpente longtemps une large bande plane dont elle perçoit à peine la montée sous ses sabots ; adopte la marche la moins fatigante, procurant le moins de coups de douleur ; se fait attentive aux formes, aux sonorités, aux effluves d'un monde de terres cultivées. Plus tard, elle doit mobiliser plus d'énergie pour pousser des postérieurs (3 %, 1,5 km) au milieu des senteurs d'herbes, se relâche ensuite, au plat, détecte l'écurie alors qu'elle voit la clarté et sent la chaleur s'atténuer, le frais tomber (v. 18 heures, Chasseradès, 1 190 m, à 14 km du départ, 300 m de dénivelé cumulé)¹².

(samedi 28 septembre)

À l'inverse, elle aperçoit une lumière rougissante dans la pénombre (v. 6 heures) quand elle entend un grincement puis la tonalité maintenant familière ; elle flaire ses émanations, ressent ses touchers puis le poids ; elle s'ébranle et sort. Elle arpente d'abord à plat, dévale violemment (20 %), se reprend un temps, à nouveau sur le plat, grimpe fortement (7 %), fatigue vite dos et pattes, se remémore manifestement les épreuves des autres jours et change d'attitude lorsque son homme, *empli d'entrain à la vue de la montagne (Goulet)*, la pousse sur une sente plus dure (13 %, 1 km). « *La maudite bête ne voulut rien savoir du raccourci. Elle fit volte-face, recula, se dressa ; elle, que j'avais jusqu'alors cru muette, poussa un braiment puissant.* » Bien que stressée, effrayée, elle doit continuer, pressée de multiples douleurs *par un Stevenson partagé entre conscience d'une erreur et refus de céder*. Elle manque une demi-douzaine

de fois de « *se renverser en arrière* », emportée par sa charge et glissant des sabots.

Ensuite, elle grimpe et dévale (4 à 8 %) en alternance, de sentiers caillouteux en gazons d'alpage, subit de plus en plus les souffrances de sa croupe, la lourdeur du poids, les raideurs de son cou, de son dos, de ses pattes. Dans l'effort, elle ne prête guère d'attention aux moutons bêlant qui la coincent dans une rue (*L'Estampe*), au chant des alouettes plus haut, aux bovins croisés, aux troupeaux dans une vallée. Là, elle peut stationner (*Bleymard*), croit sans doute au repos vu le moment (v. 15 heures), peut grignoter mais doit patienter longtemps, chargée... et repartir sous les chocs de son homme *pressé d'aborder une autre montagne (mont Lozère, v. 16 heures)*. Elle grimpe fortement (8 %), lentement (2 km/h en moyenne cette journée) sur « *une mauvaise draille* », doit contrôler davantage ses placements de sabots, jusqu'au moment où elle se sent arrêtée, enfin délestée. Elle peut vaquer, tenue par une longe, mastiquer son pain et ses épis d'avoine, lasse de son plus gros effort depuis le départ (v. 18 heures, v. *Charamasse, environ 1 300 m, 22 km du départ, 1 200 m de dénivelé cumulé*)¹³.

(dimanche 29 septembre)

Elle somnole à peine durant la nuit, non parce qu'elle a froid car l'atmosphère est douce, mais parce qu'elle est trop épuisée, une situation fréquente dans son espèce ; elle flaire les arbres autour et les herbes à terre, qu'elle broute longuement pour compenser. Elle peut encore broyer du pain au matin avant de se retrouver alourdie et incitée à partir (v. 6 heures). De nouveau, elle grimpe longuement, fortement (7 %, 5 km), mais en peinant moins sur le gazon, plus souple, moins dur aux pattes. Elle « *était de bonne humeur*

et se mit à trotter d'elle-même, pour la première fois depuis que je la connaissais ». Elle profite aussi d'une chaleur déjà forte, appréciée des ânes, à la différence du froid ou de l'humidité des jours précédents. Elle s'intéresse peut-être aux multiples chants autour, voire au sifflement de plus en plus fort qu'elle sent se transformer en souffle lorsqu'il n'y a plus à monter (*Finiels, 1 635 m*).

Elle doit patienter là un moment puis se voit entraînée dans une « *pente à s'y casser le cou* » (16 %, 2 km), *Stevenson se sentant pousser des ailes en découvrant les Cévennes des camisards*. Sans cesse, elle surveille l'état du sentier, évite les trous et les cailloux, freine des quatre sabots, tourne, retourne. Elle ressent vite de tels échauffements et de telles courbatures aux pattes qu'elle s'arrête à chaque ruisseau traversant la piste pour tremper ses pieds. Elle arpente ensuite une bande plus aplanie mais garde l'allure (4 km/h) pour éviter trop de douleur. En bas (765 m de descente, *Le Pont-de-Montvert, 11 heures*), elle peut s'arrêter au milieu de multiples voix humaines remplaçant un long vrombissement d'écume dans la descente. Installée, attachée, débarassée des coups, elle croque pain, avoine et foin, récupère un peu, fatiguée.

Aussi, résiste-t-elle quand elle se voit pousser sur une nouvelle bande, exprimant son désir de rentrer à l'écurie ou de ne plus marcher : « *elle avait toujours envie de retourner à Pont-de-Montvert, ou bien elle s'arrêtait avec entêtement au bord de la route. Le sang coulait sans arrêt de son arrière-train (...). Elle était horrible à regarder, la tête penchée en avant, le regard incertain, offrant la résistance d'une chose inerte.* » Malgré tous ses signes de stress et d'épuisement, *que Stevenson voit mais dont il ne veut pas tenir compte*, elle doit céder aux coups de douleur, repart, s'arrête, repart, tient (5 km) grâce au plat

de la route, jusqu'à ce que son homme *renonce*. « À coups d'aiguillon et de bourrades », elle doit encore grimper (sur 30 m) pour gagner une plate-forme caillouteuse où elle se voit liée mais se sent délestée, peut dévorer son pain, son avoine et des feuilles sèches de châtaignier « dont elle se montra friande » (v. 16-17 heures, le long du Tarn, environ 820 m, 18 km du départ, 1 200 m de dénivelé cumulé)¹⁴.

(lundi 30 septembre)

Elle ne dort guère, frappe ses sabots au sol, s'impatiente de l'immobilité forcée, faute de place, et de l'impossibilité de manger davantage, faute d'herbe autour. Aux premières clartés, elle est trop fatiguée pour tendre la nuque et le dos, courber la tête, avaler à terre la nouvelle ration déposée par Stevenson sitôt réveillé. Elle « refusa de manger autrement que dans ma main », à hauteur de sa bouche. Elle reprend (v. 5 heures) lentement sa marche, se repose un peu lors d'arrêts de son homme au matin, ne surveille plus autant le sol, ne contrôle plus autant son équilibre, ne pousse plus, se sent au contraire légèrement entraînée, peut réduire ses efforts, se dépenser moins le long d'une bande sablonneuse, aplanie, hume enfin l'écurie (v. 12 heures, Florac, 550 m, 17 km du départ, 280 m de dénivelé cumulé)¹⁵.

(mardi 1^{er} octobre)

Si elle se repose plus longtemps, elle se sent encore bien « fatiguée » au départ (v. 15 heures), corps raidi, tête et oreilles baissées. Comme elle ne ressent plus autant la douloureuse pression de son homme, *bien las lui aussi*, elle chemine doucement, absorbe sans trop d'efforts supplémentaires l'imperceptible montée, perçoit mieux : bande claire, sablonneuse devant, arômes de bruyère, châtaigniers, chênes, millet,

pommes autour, murmure mouvant à côté, éclats de cornes au loin, lumière forte puis atténuée au-dessus, assombrie lorsqu'elle peut s'arrêter (v. 19 heures, le moulin de Bougès, 645 m, 11 km du départ, 120 m de dénivelé cumulé). Délestée mais figée, elle préfère encore s'alimenter dans la main¹⁶.

(mercredi 2 octobre)

Elle somnole, croupe face à l'air léger, tête à l'abri, éprouve la douceur sur le dos et la nuque, remue ses oreilles aux aboiements intermittents, se tourne lorsque le souffle s'estompe à la lueur croissante. Désormais, elle associe l'apparition et les mouvements de son homme avec l'alimentation, la charge, le départ (v. 7 heures). Elle suit la bande claire plus lentement encore (2 km/h en moyenne cette journée), perçoit que l'homme la laisse aller, sent ses sabots écraser le sable, entend un moment une voix grossir derrière, alterner avec l'autre, voit une forme humaine la dépasser. Elle doit pousser ensuite sur ses pattes en pente mais peut s'arrêter (v. 10 heures, Cassagnas, 790 m). Puis elle force plus (v. 14 heures), appuie sur les antérieurs, pousse des postérieurs, sent les cailloux piquer ses sabots et la charge s'alourdir à mesure de la fatigue (13,5 %, 2 km). En haut (1000 m, v. 16 heures), elle peut s'immobiliser, mâchonne aussitôt la bruyère, voit son homme s'éloigner, attend. Il faut encore repartir, suivre encore une bande caillouteuse, herbeuse puis terreuse, de moins en moins pénible aux sabots, mais freiner des antérieurs, sentir le poids porter maintenant sur les épaules, aller « d'un aussi bon pas que nous le pouvions », en fait lentement, longtemps, voir la lumière disparaître, une autre la remplacer, des ombres s'agiter, entendre un sifflement au-dessus, ressentir l'air chaud, deviner d'un coup l'écurie (v. 20 heures, Saint-Germain-de-Calberte, 500 m, 18 km du départ, 970 m de dénivelé cumulé)¹⁷.

(jeudi 3 octobre)

Elle peut se reposer, *Stevenson ayant manifestement décidé de lui laisser du temps*, et a un peu récupéré lorsqu'elle se raidit, de nouveau alourdie (v. 15 heures). Elle saisit vite, aux rapides coups de douleur, qu'elle doit accélérer devant son homme *pressé d'arriver*. Elle porte d'abord longtemps à l'avant, endure la pression sur ses antérieurs, se relâche un peu, rééquilibrée, le temps d'une bande plane, mais soutient toujours un pas rapide (4 km/h), pousse ensuite fortement des pattes arrière dans une « rude et longue montée » (9 %, 4 km), force bien plus qu'elle ne voudrait, pressée « à l'extrême », « au-delà même de ses forces ». Elle se replie de nouveau sur elle, se concentre sur sa peine et sa douleur, ne perçoit guère les choses autour, si ce n'est un roulement de sabots et de roues puis une voix ajoutée, derrière, à côté, devant, et le déclin de la lumière. Elle peut s'arrêter (v. 19h30, signal de Saint-Pierre, 696 m), picorer du pain dans la main de son homme, mais elle saisit qu'elle n'a pas terminé puisqu'elle reste chargée. De nouveau pressée de douleurs, elle repart, force cette fois à l'avant, tourne sans cesse, longtemps, un peu plus repliée dans le sombre silencieux, un environnement dans lequel elle ne travaille pas d'habitude, enfin devine l'écurie, s'immobilise, se détend, allégée, accablée des gros efforts des deux derniers jours (v. 22 heures, Saint-Jean-du-Gard, 189 m, 24 km du départ, 1 000 m de dénivelé cumulé)¹⁸.

* * *

Conscient de l'état de Modestine, Stevenson la fait examiner le lendemain par un palefrenier qui la déclare « inapte à

voyager», ayant besoin d'« au moins deux mois de repos ». Elle n'a pas eu le temps ni la possibilité de s'adapter à une radicale rupture de vie et à de fortes demandes, Stevenson ayant fait tout ce qu'il ne faut pas avec les ânes qu'il ne connaissait guère, tiraillé entre le désir physique de marcher vite, le soupçon d'une mauvaise volonté de l'ânesse (conforté par les recommandations brutales des habitants) et un remords compassionnel d'origine britannique. Modestine est aussitôt vendue et les deux compagnons se perdent de vue avant midi. Elle retrouve ensuite un travail d'âne de voiturette pour promener deux propriétaires successifs, mais on ne sait rien du reste de sa vie.

De retour en Écosse, Stevenson rédige *Voyages* en s'aidant de son journal. Sans doute attendri par l'ânesse et saisi de culpabilité... avec le recul de l'éloignement, mais aussi désireux de ne pas choquer un lectorat britannique déjà sensible aux animaux, il réécrit des passages la concernant, enlève des mentions de coups, de fatigue, d'indignation d'habitants, transforme la résistance asine après le mont Lozère en « musarde humeur » ou les deux mois de convalescence en deux jours, et il rédige la célèbre conclusion, tout en émotion à propos de la séparation, alors qu'il avait été content de se débarrasser de l'animal. Ensuite, il ne s'en inquiète plus, peut-être pour obéir à son père : « J'espère que tu ne continueras pas à faire l'âne en couchant en plein air ! » Une remarque injuste puisque Modestine n'aimait pas cela¹⁹ !